



Baptême de Clovis © DR

Catholicisme français : priorité à droite ?

Gilles Herlédan

Henri Tincq, dans son nouvel ouvrage « La Grande Peur des catholiques de France », constate l'orientation de plus en plus droitière du catholicisme français. Il exprime son regret d'une Église de France qu'il avait connue et aimée dans son compagnonnage avec les forces progressistes – fussent-elles athées – d'une société plus soucieuse qu'aujourd'hui d'égalité et de justice. L'auteur se fait sociologue et non pas théologien. Cela incite à quelques réflexions à propos d'un constat inquiétant.

Dans ses récentes interviews à propos de cette « grande peur »¹, H. Tincq dresse un constat assez amer : « *J'appartiens à une génération de catholiques élevée à l'âge d'or de ces fameux mouvements d'Action catholique qui voulaient témoigner de leur foi dans la société, sans recherche excessive de la visibilité et sans prosélytisme. À une génération héritière des grandes réformes du concile Vatican II (1962-1965) qui a invité les fidèles à sortir du système de « chrétienté » rigide d'autrefois et à s'ouvrir au monde moderne, à entrer en dialogue avec d'autres religions – judaïsme, islam, protestantisme – autrefois ignorées, voire combattues et avec les non-*

croyants. Un catholicisme missionnaire, social, progressiste, œcuménique qui a fait émerger des générations de militants syndicalistes, politiques, associatifs, a forgé des personnalités comme Jacques Delors, Michel Debatisse dans le monde agricole, Edmond Maire dans le monde syndical. »²

On reconnaîtra dans ces propos une part d'enjolivement nostalgique d'un passé idéalisé puisque ranger au nombre des militants « progressistes » des personnalités comme J. Delors ou M. Debatisse, nous paraît quand même aller vite en besogne ! Mais au moins est-on assuré que ces personnalités – selon notre point de vue – n'avaient nulle complaisance pour les partis d'extrême droite ni non plus les yeux de Chimène pour les partis de « droite extrême » puisqu'ils se revendiquaient du marais centriste. Ils avaient cependant alors le mérite de maintenir ouverte une contradiction entre des idéaux humanistes – incontestablement inspirés par le christianisme – et l'engagement prétendument « réaliste » dans des politiques s'appuyant sur la négation des droits humains que suppose inexorablement le libéralisme économique hégémonique et globalisé. Cependant, ce monde dont peut-être ils ne voulaient pas, ils ont fini par le construire, probablement plus féroce encore qu'ils ne le pensaient. Cette contradiction entre idéaux et moyens – qui est après tout une condition de la politique – a aujourd'hui cédé la place aux discours exclusifs des experts. On peut

dire qu'un pseudo discours de la science (représenté par la théorie économique dominante) se fait discours du maître. Mais c'est un maître qui ne s'avoue pas tel, qui refuse de se laisser mettre en question, parce que tout est censé glisser sur sa carapace scientifique d'emprunt. Ainsi, les peuples sont-ils désorientés et perdent-ils confiance dans la possibilité de pouvoir faire entendre leurs plus justes revendications. Elles sont réputées ineptes et s'épuisent de rester sans interlocuteurs.

La peur est mauvaise conseillère

Une Église, contrairement à ce qu'elle prétend, est une institution humaine et, comme telle, porte la marque des temps. Qu'elle l'ignore et, plus encore le refuse, n'y change rien. Pire, sous prétexte de défendre la pureté de son message, l'Église de France abandonne une part de son peuple. Au moment de prendre une position claire contre le vote FN à la dernière élection présidentielle, comme le remarque H. Tincq, elle s'est dérobée (tout au moins dans ses institutions officielles, mais c'est ce visage-là qu'on peut voir). Le fait que 38 % des catholiques pratiquants ont voté pour Mme Le Pen tient, pour une part, à cette lâcheté. Cela se mesure en comparant avec la prise de position claire de cette même hiérarchie en 2002, à l'occasion du duel Chirac / Le Pen : ce dernier n'avait obtenu que 17 %

suite page 10

ANALYSE

des voix. C'est dans ce contexte idéologique que nous devons situer le constat de notre auteur : « *Nous venions d'un « moule » catholique et nous allions vers les autres. Aujourd'hui, c'est le processus inverse qui est à l'œuvre : de jeunes croyants issus d'un monde non catholique vont chercher dans l'Église des modèles rassurants et visibles d'identification, des convictions, des valeurs et un sens à leur vie qu'ils ne trouvent pas ailleurs. Dans ma jeunesse, on passait de l'Église au monde. Aujourd'hui, on vient d'un monde sécularisé et on entre dans l'Église.* »³



© DR

C'est à un véritable appel au retour du discours du maître auquel nous assistons. Un discours qui ne souffre aucune alternative morale, à défaut de pouvoir interdire la contradiction sociale et politique – laïcité oblige. Ce n'est pas pour rien que l'on peut qualifier « d'identitaire » cette orientation des jeunes catholiques qui se réclament d'une religion intransigeante en matières de mœurs, dogmatique dans son propos, ségrégative entre les sexes et hostile à la démocratie. Ils rejoignent les « identitaires » politiques de l'extrême droite dans le même souci de palier leur incertitude « d'être », l'angoisse de savoir ce qu'ils doivent choisir, par le confinement à une appartenance.

C'est à tel point que les appels du pape François en faveur des migrants sont désormais contestés. Le pontife n'est, en somme, plus assez souverain ! Viktor Orbán défend l'Europe chrétienne ! comme on le sait, en murant les frontières de la Hongrie contre les étrangers (s'ils viennent du Moyen Orient et sont suspectés d'être musulmans) et, dans la logique implacable de son désir profond, en vient à ne plus retenir l'exaltation populiste de l'antisémitisme. Défense d'une étrange « chrétienté ».

Nous assistons en quelque sorte à « une convergence des peurs : peur devant la fragilité d'une institution catholique qui se fragilise, peur d'une immigration croissante ; peur d'un islam avec lequel les catholiques avaient appris pourtant à dialoguer ; peur de l'hégémonie culturelle et morale de la gauche depuis 1968 attestée par les évolutions sociétales, le « mariage pour tous » ou la banalisation de l'avortement ; peur d'une laïcité perçue comme plus militante, agressive depuis les attentats, une laïcité de plus en plus rétive aux symboles chrétiens comme les crèches et les croix, au nom d'une neutralité religieuse imposée surtout aux musulmans⁴ ».

Ligne de crête...

Un déplorable incident s'est produit récemment en Bretagne, la tombe de l'abbé Perrot a été profanée. Ce prêtre avait eu durant la Seconde Guerre mondiale des attitudes troubles dans lesquelles la part de la défense de la langue bretonne et des valeurs chrétiennes – qui à son sens ne faisaient qu'un ! – et son adhésion au pétainisme se confondaient dangereusement. Il n'est pas pour autant certain qu'il ait commis des actes de collaboration active. Malheureusement, il fut assassiné en 1943 par un agent de la Résistance ce qui rendit impossible un procès qui aurait pu faire lumière sur ces points. Pouvait-il en être autrement en cette époque ?

Ce qui nous paraît significatif d'une pente dangereuse pour l'Église d'aujourd'hui, c'est la réaction du prêtre desservant la paroisse où la tombe a été profanée : « *L'abbé Perrot était porteur de valeurs bretonnes et chrétiennes. Combattent-ils [les profanateurs] contre le breton ou contre la foi chrétienne?* » se demandait-il. « *C'est révélateur de notre société où il y a des difficultés à communiquer ou se comprendre 75 ans après sa mort, est-*

on dans une situation plus favorable? Je ne suis pas sûr. »⁵ L'abbé Perrot était pétainiste assurément et nous ne voyons pas en quoi cela a quelque rapport avec la Bretagne et le christianisme ! Et la foi chrétienne était plutôt mal défendue par un personnage aussi trouble. Mais le fin du fin, c'est de réduire ce problème politique et religieux à une banale affaire de « communication ». Comme chacun sait, en 1943 les Français avaient des difficultés à « communiquer ou se comprendre » ! Et nous en serions toujours là ! Cela fait penser à la déclaration de G. Pompidou en 1972 justifiant péniblement sa grâce de Touvier en 1971 (tellement protégé par une certaine mouvance catholique) : « *Allons-nous éternellement entretenir saignantes les plaies de nos désaccords nationaux ? Le moment n'est-il pas venu de jeter le voile, d'oublier ces temps où les Français ne s'aimaient pas, s'entre-déchiraient, et même s'entre-tuaient ?* »

Arrive un moment où les alibis de la compréhension, de la communication ou l'appel à une fraternité mal comprise, si ce n'est à l'amour, ne permettent pas, bien au contraire, de donner des points de repères nets sur l'essentiel. Le malaise que l'on veut combattre est renforcé dans ses causes profondes. La limite avec la complicité devient alors incertaine. □

1. *La Grande Peur des catholiques de France*, Grasset, mars 2018.

2. http://www.lepoint.fr/societe/henri-tincq-une-partie-de-l-eglise-se-droitise-voire-s-extreme-droitise-01-04-2018-2207154_23.php

3. *Ibidem*.

4. *Ibidem*.

5. <https://www.ouest-france.fr/bretagne/scrignac-29640/scrignac-la-tombe-de-l-abbe-perrot-profanee-5661288>

Plumée d'encre

Je creuse les mots
qui tiennent en éveil
au bord de la falaise

un étroit passage
imperceptible et fragile...

Marie-Josée Christien,
née en 1957